

De quoi sont faits les faits grâce auxquels on parle d'histoires en Afrique noire ou ailleurs ?*

Alain Marliac**

*Il n'y a pas de manière " neutre " de définir
le rôle des sciences dans nos sociétés /../
parcequ'il s'agit d'une question /../ qui engage
l'ensemble de ses interprètes et qui les fait dérailler
dès que ces interprètes, **scientifiques inclus**,
revendiquent l'autorité des " matters of fact "*
I. Stengers 2006 : 24.

*Déclarer d'un dossier qu'il est technique,
c'est /.../ le soustraire à l'emprise du débat public...*
M. Callon et al. 2001 : 45.

*Communication à l'atelier
" *Etat des lieux de l'archéologie en Afrique* "
RTP " Etudes Africaines " du CNRS
Rencontres des 29, 30 Novembre et 1^{er} Décembre 2006
**Archéologue, DR honoraire de l'IRD,
chercheur associé à l'UMR R184
CNRS-IRD-Université d'Aix-Marseille.

Ma communication à cet atelier se focalisera non pas sur un quelconque descriptif des situations mais sur une question ouverte concernant l'Etat des lieux intellectuels, scientifiques et politiques des savoirs conviés à la fabrication d'histoires. En très bref : que se passe-t-il lorsque tous les concernés – du *social scientist* aux profanes - parlent et tranchent d'Histoire ou d'histoires ? Que l'on mélange ce que Licoppe (1996) appelle *experientia* (expérience partagée par tous) avec *experimentum* (expérience singulière réservée à des initiés, e.g. l'expérience scientifique) ?

Constat

A mon sens, nous avons affaire dans ce cas à des controverses/discussions et même des conflits, à des forums¹. Ces discussions débouchent sur un résultat politico-social faisant en général confiance aux experts. On découvre ainsi comment les deux grandes délégations qui caractérisent et divisent le monde moderne (Latour 2004 : 90 ; Callon *et al.* 2001).

-l'une déléguant aux scientifiques la définition du savoir véritable face aux profanes,

-l'autre déléguant aux politiques le pouvoir réel face à leurs électeurs (démocratie représentative), posent problème².

Je me contenterai ici - puisqu'il s'agit d'un atelier, d'un forum ? – d'une courte réflexion-proposition dans ma propre discipline quand ses résultats reviennent dans le macrocosme selon le schéma proposé par M. Callon et ses co-auteurs (2001).

¹ dont on sait le pouvoir pédagogique sur les participants et le pouvoir révélateur sur les intéressés, à partir d'expériences déjà réalisées de par le monde (les forums hybrides. Cf. Callon *et al.* 2001 : 49-60).

² Cf. les déclarations publiques, anciennes ou récentes (Cf. Discours introductif aux Conférences de l'INRAP « Modernité de l'Archéologie » par son Directeur le 23.11.06), condamnant en les choisissant (sur quel argument ? de quel droit ?) les « mauvaises utilisations » de La Science en les sélectionnant.

Pour cet atelier, je suis présenté comme préhistorien et je pourrais penser que cette qualification disciplinaire - que j'accepte pleinement d'ailleurs - tendrait à me restreindre à parler de domaines tout à fait en dehors des préoccupations de la plupart des africanistes et donc à me marginaliser (le domaine de la préhistoire). Il est vrai que les préhistoriens n'ont affaire qu'à des choses (au sens d'objets matériels), à des relations entre ces choses, et aux hypothèses/interprétations anthropologiques sur ces choses et leurs mises en relations. On peut remarquer cependant que les faits qu'ils fabriquent possèdent un poids redoutable quant aux problèmes de l'origine de l'Homme et de l'origine des Africains en particulier³.

Il m'a paru que ces problèmes - problèmes de l'utilisation/mélange/enchaînement/tricotage, légitimes ou pas, de différents savoirs, - qu'il s'agisse de préhistoire ou de protohistoire -, relevaient de cette problématique auparavant citée des controverses et qu'ils se doivent d'être au moins évoqués dans un '*Etat des lieux*' tel que l'a souhaité le Comité Directeur du RTP.

On constate facilement que, dans ce même domaine de la préhistoire, les *faits* de la préhistoire (restreints à des domaines dits fondamentaux) sont *utilisés* dans des discours, émissions et articles qui passionnent nombre de lecteurs bien au-delà des spécialistes (comment ?). Ils sont alors utilisés en dehors de leur territoire de légitimité. Mais n'est-ce pas la réalité même d'une forme de transfert ? de partenariat ? de coopération ?

³ Il n'est pas besoin d'aller bien loin pour mesurer leur présence et leur importance.

Mon maître, André Leroi-Gourhan, aurait probablement d'ailleurs et ironiquement rappelé combien cette science, déclarée si souvent *inutile*⁴, y compris par des collègues historiens, anthropologues, sociologues ou autres, comporte d'utilisateurs, de lecteurs, de revues et d'amateurs (certains fort savants) qui étripent la terre - dans tous les recoins du monde - à la recherche des origines, comme d'autres fouillent et dissèquent, sur un divan ou dans des romans, leurs souvenirs, leurs rêves ou leurs discours, à la recherche d'eux-mêmes.

Je rappellerai, pour la curiosité de mes collègues d'autres disciplines, que cette passion, - que je ne condamne sûrement pas puisqu'elle m'a saisi comme d'autres -, est historiquement et philosophiquement, plus particulièrement occidentale et, pour une grande partie, moderne (Marliac 2006d) quant à sa constitution fondatrice. Ce n'est pas sans incidence sur ses produits.

Pour les périodes abordées par l'archéologie historique qui concerne plus les Africanistes réunis ici, méthodes et techniques sont *grosso modo* les mêmes qu'en archéologie préhistorique, même si la plus grande richesse des vestiges trouvés (ajoutée aux traditions orales, aux premiers manuscrits) et l'utilisation de techniques (*e.g.* les méthodes de datations absolues croisées), autorisent des développements plus étendus qui ne sont pas d'ailleurs que scientifiques. Divers théoriciens hissent ces résultats au niveau d'*explications* que je qualifierais plutôt d'hypothèses ou de *propositions* plus ou moins solides, ce qui n'enlève rien à leur respectabilité mais leur donne une place plus conforme à ce qu'ils sont, à leurs conditions de fabrication (*artefacts* + théories socio-anthropologiques → *faits*).

Leur entrée dans le macrocosme provoque à la fois leur acceptation, leur remaniement, redéfinition ou parfois rejet, comme aussi le retraitement des 'théories' qui émanent des différents composants de ce macrocosme rassemblés en

⁴ Et parfois même simplement *auxiliaire* de l'Histoire sans que les historiens relèvent le hiatus entre leurs résultats et les nôtres.

collectifs (Latour 1991) plus ou moins puissants, étendus et hétéroclites, alliés, indifférents ou ennemis. Et c'est au niveau de cette *entrée* - comme déjà je le suggérais plus haut à propos du problème des origines -, que je pense qu'un débat doit s'ouvrir car c'est là que se posent les incertitudes générées par tout le questionnement non-scientifique des intéressés.

Essai de description

Que fabriquons-nous à ce moment-là, que se fabrique-t-il à ces moments-là ? Pourquoi tel ou tel choix ? Pouvons-nous en faire une analyse, une exploration, un *Etat des lieux* ? Je n'avance - dans ce qui suit - rien d'autre qu'une réflexion personnelle diversement argumentée autour du **passage** des faits dits *scientifiques* que nous - archéologues - produisons, (associés selon des modes à discuter, aux produits d'autres disciplines : l'interdisciplinaire), à d'autres faits, à d'autres points de vue, dont celui des besoins et des intérêts.

Ce passage, on pourrait le caractériser par la traduction, la transformation ou association des *matter of facts* et des *matter of concerns*, que cette traduction soit une opération plutôt sémiotique telle que la définit M. Callon (1980 : 211) ou autre, picturale même, telle que la décrit M. Serres (1982 : 62), c'est-à-dire non limitée au langage (Latour 2004 : 125).

Cette traduction, jadis illégitime et dédaignée, même si toujours existante (Latour 2004 : 140-148), est devenue nécessaire sinon inévitable (Callon *et al.* 2001 : 316-319, 326). Faits et valeurs (comme les pôles Nature/Culture) sont désormais pris comme des aboutissements évolutifs de médiations et non comme des points de départ distincts. La double délégation citée auparavant est mise en cause.

Rappelons-nous à ce propos, que dans les représentations de faits archéologiques entrent aussi bien des phrases, des calculs (histogrammes, courbes, tableaux...), des enchaînements, des plans que des images depuis le 'dessin

scientifique' (conventionnel par exemple pour les outils lithiques), les reconstitutions peintes ou sculptées, le langage propre du chercheur (Cf. le style très particulier d'A. Leroi-Gourhan), jusqu'aux créations artistiques les plus variées depuis les anciennes illustrations (*e.g.* celles des premières éditions de la *Guerre du Feu* de J.H. Rosny), les BD les plus diverses (et les plus ridicules), le dernier film d'Yves Coppens, les reconstitutions les plus grandioses (Stonehenge) et les photographies aériennes curieuses comme en Bosnie.⁵

Si j'ai rappelé le nombre d'actants (acteurs humains et non-humains) à l'œuvre dans la fabrication des faits, on se doit de rajouter aussitôt le chercheur - enfermé dans son paradigme (*kuhnien* ou autre) : doté de ses postulats, méthodes, techniques, son lexique, ses intérêts, valeurs, alliances, etc -, toujours tenté de se considérer hors du processus de fabrication en question, devenant alors, soit un être immatériel représentant la Vérité (c'est-à-dire Dieu), soit un être réel armé de théories socio-anthropologiques, mais dès lors tout à fait discutables comme toute théorie scientifique digne de ce nom, à moins de sortir du domaine strict des sciences. Il s'agit alors de ces discours variés, que l'on trouve souvent et maladroitement, dans la grande presse.

Quand on parle d'Histoire ou d'histoires en Afrique noire et ailleurs, on gère ensemble - dans les proportions différentes selon les points de vue et les intérêts - des objets scientifiques venant de l'archéologie, de l'ethnologie, de l'histoire (mettant de côté pour le moment la linguistique et l'anthropologie physique et d'autres). Tout en maintenant ouverte la question de la scientificité des faits de ces disciplines et la question des traductions entre elles (pertes d'information, changements de référentiels, d'échelles), il faut désormais rajouter à ce court-bouillon - ce qu'on a toujours refusé de faire et continue de faire (au nom du

⁵ Clichés dont certains traits sont interprétés comme des *pyramides* (*Nexus* 2006 N° 45 : 32-36).

‘progrès’/ de la ‘démocratie’) -,

les opinions publiques ou personnelles dictées elles-aussi par l’intérêt dans tous les sens du terme y compris celles plus ou moins claires des chercheurs eux-mêmes.

Si les histoires exposées par le Pr. Martin Hall, le Pr. Mbokolo, le Président Wade, M. Obenga ou moi-même, ont quelque chose à voir les unes avec les autres, comment est-ce définissable ?

Comme elles ont aussi quelque chose à voir avec celles dites par les villageois ou citadins africains, et aussi avec celles dites par les autres disciplines, comment s’y retrouver ? Nous sommes là en plein dans l’espace réel où se passent les activités de traduction, échelles, positionnement, omission, gestion et fabrication de faits, de natures tout à fait différentes, pour des objectifs différents et éventuellement ennemis.

Essai de découpage

Ce que nous voudrions isoler c’est l’espace compris entre le monde des opinions ordinaires, le monde des opinions de groupes et le monde dit des ‘faits scientifiques’, monde où ces opinions, artefacts et faits convergent et où éventuellement certains coagulent, durcissent, émergent. Dans le monde moderne, ces activités et leurs produits sont de plus, transportés, surmultipliés, modifiés, tronqués, inversés ou simplement omis/ignorés par l’enseignement et les médias. De nos jours, certains durcissent en dogmes intouchables installant un régime de pensée généralisé et parfois légalisé, contradictoire et mortifère pour le monde de la recherche en sciences sociales.

Par principe, je n’en rejette préalablement aucune, mais je souligne que ces différents exposés/discours écrits, télévisés, médiatisés, reproduits ou pas sont -

pour l'objet de notre rencontre -, la réalité de l'archéologie, donc de l'archéologie en Afrique.

Il n'y a pas de faits archéologiques *isolés, nus, non attachés* (Callon *et al.* 2001 : 194), une sorte d'archéologie *platonicienne* à laquelle les archéologues auraient, par extraordinaire, seuls accès (Latour 2004, Chap.1). L'archéologie se manifeste à différents moments et différents lieux sous différents lexiques, ouvrages, catalogues, différentes activités, représentations ou images plus ou moins solides, en référence à des visions du monde, des instrumentations, des situations, des pouvoirs et intérêts particuliers et des constitutions/cosmogonies variés ⁶ plus ou moins organisés ou "alignés". La vérité de l'archéologie, tout à fait transitoire, n'apparaît qu'en cas d'extinction d'une controverse dans son domaine. Cette controverse peut - très légitimement pour des scientifiques (ici les archéologues) - être remise en route à tout moment.

A propos du passé, on peut concevoir ainsi - qu'à tout instant au sein d'un groupe -, il existe toujours - même si non verbalisée - une configuration/compréhension générale du monde composée de faits, artefacts, notions, concepts plus ou moins ordonnés, plus ou moins solidifiés.

Cette configuration va d'un extrême abstrait indistinct (parallélisable métaphoriquement à la notion d'entropie en thermodynamique ; *like the state of total entropy* Brown & Capdevila 2004 : 35), à un autre extrême solidifiant diverses conceptions (dont les pensées dominantes qu'on ne peut nier et qui composent la cosmogonie/constitution/vision du monde générale). Ces deux bornes laissent entre elles un espace conceptuel de sous-configurations en créations, conflits et associations constants, portant des définitions

⁶ On peut ainsi rappeler les différences entre les diverses représentations de l'homme préhistorique qui ont jalonné l'histoire de la discipline depuis la statue des Eyzies de Tayac (illustrée dans Leroi-Gourhan 1964 :38, fig.5) jusqu'aux toutes dernières reconstitutions d'*homo*

localisées/limitées/acceptées/contestées de choses, d'humains, d'artefacts, aussi bien matériels qu'idéels mis et pliés ensemble (*crumpled*, comme dit Michel Serres 1995) et en compétition avec la configuration dominante.

Ces sous-figurations ou réseaux réussissent/échouent, perdurent ou pas. Leur milieu d'apparition est cet espace dont nous parlions plus haut, leurs conditions de durcissement sont le nombre et la qualité, la nature des alliés, qu'ils se trouvent, dans et hors les sciences.

Artefacts et faits sont conçus, construits grâce à différents éléments selon des pré-concepts, méthodes, techniques, associations, langages, bricolages, montages, proportions, selon aussi des rencontres, des pouvoirs, plus ou moins concurrents, etc., appuyés en général sur la dichotomie Nature/Culture-social⁷ de la *Constitution moderne* (Latour 1991).

Si, comme on dit trop banalement, *l'interrogation sur les origines est sans doute aussi ancienne que l'humanité*⁸, si les hommes se sont toujours intéressés à leur passé, il est tout aussi évident que leurs approches du passé furent extrêmement diverses et évolutives en fonction de leurs cosmogonies (constitutions prémodernes), leurs moyens de connaissance et de leur rapport au monde (Marliac 2006d, 2006e).

Les configurations dont nous avons parlé sont susceptibles de varier dans l'espace comme dans le temps, (ce dernier même allant du Temps Universel, aux temps locaux comme aux temps des narrations). En Europe déjà, il aura fallu différentes modifications de la cosmogonie des Européens à partir de la Renaissance, puis des premières avancées des sciences exactes grâce à 'la révolution copernicienne', aux nouvelles instrumentations et différents

sapiens ou *homo neanderthalensis*.

⁷ Notions désormais réduites, pour ce qui me concerne, à des aboutissements et non déjà présentes avant toute prise en considération du problème.

⁸ Texte d'introduction aux Conférences « *Modernité de l'Archéologie* » INRAP, 23-24 Nov. 2006.

bouleversements socio-économiques laissant apparaître des alliés socio-économiques /sociopolitiques pour les sciences, pour que naisse, à la fin du XIX^e, notre discipline, l'Archéologie Préhistorique, sous la *Constitution moderne* qui nous régit toujours (Laming-Empeire 1963).

Hors du monde Nord-Atlantique et ses extensions, ce qui est notre situation professionnelle habituelle, les choses sont encore peu modifiées sauf par des intellectuels ayant acquis ce savoir occidental et la cosmogonie/constitution qui va avec (Diop 1954, Obenga 2001) plus tous les problèmes socio-psychologiques - et leurs conséquences politiques - qui accompagnent cet apprentissage (Marliac 2001b). Il suffit de lire les écrits et suivre les parcours intello-sentimentaux de ces chercheurs/intellectuels africains (Diop 1979, Ki Zerbo 1972, Dika Akwa 1985, Obenga 2001, Mudimbe 2000), qui résonnent en déphasage plutôt nationaliste (sinon parfois raciste), face aux écrits repentants et parcours pénitents des intellectuels occidentaux.

En résumé et au niveau général, il se passe à chaque instant un brassage mettant en relations divers actants afin de définir un objet : pour nous - sous l'égide générale de l'anthropologie - telle ou telle définition par exemple d'une évolution, invention, modification, stase...à partir de la mise en réseau de différentes descriptions, en fonction de leurs significations, intérêts et valeurs (*concerns*).

Le plus généralement nos activités professionnelles se passent en amont de cette mise en réseau, tout en étant elles-mêmes des mises en réseau de descriptions, mesures, analyses de nature très différentes. Par ex. pour un site donné : morphologie, sédimentologie, pédologie, stratigraphie, paléozoologie, paléobotanique, interprétation anthropologique du site, de ses limites et tronçatures, interprétation anthropologique des pièces lithiques, céramiques et autres (ossements, bois, cornes.) ce que les archéologue français nomment très justement : *l'anthropologie des techniques*. Toute apparition (*occurrence*) dans un

site est susceptible d'interprétations provenant des deux domaines que notre constitution moderne sépare ontologiquement : la Nature et la Culture (Marliac 2001), les Faits et les Valeurs...

Mais, de plus, résultats obtenus et durcis (à la suite des *traductions 1 et 2* de Callon *et al.* (2001 : 75-104) passent au moment de la *traduction 3* (id.) dans l'ensemble des collectifs constituant (ce que généralement on a appelé 'la société'), modifie et s'associe à un ou plusieurs d'entre eux et pas à d'autres.

Que chercher ?

Une fois débrouillés non pas tous les réseaux - ce qui me paraît hors d'atteinte - mais certains particulièrement pertinents par rapport à la question posée, le problème restera de déterminer à quel moment tel réseau prime sur les autres, à quel moment, en quelque sorte, il **démarre** pour prendre une certaine consistance, durcir et perdurer. Ce sont en effet les réseaux qui "réussissent", "durent", plus ou moins longtemps dans l'espace et le temps, qui nous intéressent car ce sont ceux-là qui constituent, avec d'autres éventuellement, les croyances établies/ les tendances lourdes/ les politiques/ la (ou les) dominance (s) d'une époque.

Depuis son installation en Europe sous sa forme moderne, La Science est la continuation de la politique par d'autres moyens (sans être réductible à cela) ; c'est-à-dire que le détour par le laboratoire lorsqu'il est réussi ou accepté, a pour conséquence, sinon comme projet, de reconfigurer les mondes dans lesquels nous décidons de vivre (Cf. Callon *et al.* 2001 : 101-102 citant Latour). Ce détour (lui même discutable (Callon *et al.* 2001 : 282) n'existe pas en Anthropologie dont se réclame l'Archéologie, africaine ou pas. Le laboratoire est remplacé par le

consensus établi des chercheurs⁹, consensus appuyé sur un collectif socio-politique accepté par l'Etat qui finance la plupart d'entre nous.

La façon dont les chercheurs intéressent la société dans laquelle ils vivent et travaillent est étroitement corrélée à la configuration sociale du moment en même temps qu'au type de pratique scientifique qu'ils développent. (Callon et al. 2001 : 93-94).

Pour conclure **beaucoup trop vite** sur le sujet, nous souhaiterions que nos pratiques tout en s'améliorant (nouvelles techniques et méthodologies), cessent de suivre systématiquement les dominances sociopolitiques modernes actuelles déguisées sous le terme de consensus¹⁰, qu'elles prennent en compte les situations d'incertitudes (au plan théorique comme au plan pratique), qu'elles ne contribuent pas à refermer encore plus la discipline sur sa propre autosatisfaction quelle qu'elle soit, selon la formule *The more disconnected a discipline is from society, the better* (Latour 1998 : 209), mais qu'elles s'engagent au-delà, par des moyens à construire, à inventer, dans **la composition avec les savoirs autres présents dans toute société** afin que *The more connected a scientific discipline is to society, the better* (Latour id.).

*Aucun énoncé, fût-il tenu au nom de la vérité, du bon sens
ou de la volonté de ne pas s'en laisser conter,
ne peut faire l'impasse sur les conséquences de son énonciation*
I. Stengers 1993 : 24.

⁹ *Le consensus* (entre les chercheurs et d'autres. A.M.) *est souvent le masque qui cache les rapports de domination et d'exclusion. (Callon et al. 2001 : 16).*

¹⁰ Mais dont la collusion éclate au grand jour parce que le même vocabulaire apparaît, recopié de discours en éditoriaux, d'émissions en reportages, d'analyses dites 'scientifiques', en dénonciations.

- BALLARIN M.P., FOREST A. & SELIM M., 2006 - Paradoxes des légitimations : entre constance et inconstance. *Journal des Anthropologues* 2006 - N°104-105 : 9-16
- BROWN Steven D. & CAPDEVILA Rose 2004 - *Perpetuum mobile : substance, force and the sociology of translation*. In Law J. & Hassard J. (eds) 2004 - *Actor Network theory and after*. **Blackwell Publishing** : 26 – 50.
- CALLON M., 1980 - Struggles and negotiations to define what is problematic and what is not : le socio-logic of translation. In Knorr K.D., Krohn R. & Whitley R. (eds) *The social process of scientific investigation : sociology of sciences*. Vol. IV. **D. Reidel**, Dordrecht.
- CALLON M., LASCOUMES P. & BARTHE Y., 2001 - *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. **Seuil**, Paris.
- DIKA AKWA N.O., 1985 - Les descendants des pharaons à travers l’Afrique. **Osiris-Publisud**, Paris.
- DIOP C.A., 1979 [1954] - Nations nègres et culture. **Présence Africaine**, Paris.
- FROMENT A., 2007 - CR de MARLIAC A., 2006a - *De l’archéologie à l’histoire. La fabrication d’histoires en Afrique subsaharienne et au-delà*. **L’Harmattan**, Paris. *Bulletin Méga-Tchad* 2006 : 38-40.
- KI ZERBO J., 1972 [1978] - *Histoire de l’Afrique noire*. **Hatier**, Paris.
- LATOUR B., 1986 - Visualization and cognition : thinking with eyes and hands. **Knowledge and Society : Studies in the Sociology of Culture Past and Present**, 6 : 1- 40.
- LATOUR B., 1991 - *Nous n’avons jamais été modernes*. **La Découverte**, Paris.
- LATOUR B., 1995 - *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. **Gallimard Folio**. Paris. [1987 - *Science in Action. How to Follow Scientists and Engineers through Society*. **Harvard Univ. Press**.]
- LATOUR B. 1998 - From the world of science to the world of research ? *Science*, 280 : 208-209.
- LATOUR B., (1999) 2004 - *Politiques de la nature*. **La Découverte**, Paris.
- LATOUR B., 1999a - *Pandora’s Hope*. **Harvard Univ. Press**.
- LATOUR B., 1999b – Circulating Reference. In Latour B. 1999a : 24-79.

- LAW J. & HASSARD J.(eds), 2004 - *Actor Network Theory and after*. **Blackwell Publishing**.
- LEROI-GOURHAN A., 1964 - *Le geste et la parole. Technique et Langage*. **Albin Michel, Paris**.
- LICOPPE Ch., 1996 - *La formation de la pratique scientifique*. **La Découverte, Paris**.
- MARLIAC A., 1978 - Histoire, archéologie et ethnologie dans les pays en voie de développement. *Cah. ORSTOM, Sc. Hum.* XV, 4 : 363-66.
- MARLIAC A., 1991 - *L'archéologie ORSTOM : quel avenir ? Rapport à la DG de l'ORSTOM*. Ms.
- MARLIAC A., 1995a - Connaissances et savoirs pour l'Histoire : le cas du Nord-Cameroun. *Africa L*, n°3 : 325-341.
- MARLIAC A. (ed), 1995b - *Milieus, sociétés et archéologues*. **Karthala-ORSTOM, Paris**.
- MARLIAC A., 1997a - Archaeology and Development : a difficult dialogue. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* I, n°4 : 323-337.
- MARLIAC A., 1997b - Un débat esquivé. CR de ROBERTSHAW (ed) *A history of African Archaeology*, J. Currey, Londres. *ORSTOM Chroniques du Sud* n°19 : 112-115.
- MARLIAC A., 1999 - Développement et Archéologie : d'un langage à l'autre. *Natures, Sciences, Sociétés* 7, n°1 : 42-51.
- MARLIAC A., 2000 - Composed vs Simple Pasts: About Archaeologists and their Partners. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 5, 3 : 203-218.
- MARLIAC A., 2001 - Du dialogue pédo-archéologique à un discours hybride ? **Com. Colloq. Intern. ICoTEM, Université de Poitiers**, 11-12 oct. 2001. Ms (à paraître).
- MARLIAC A., 2002 - Is archaeology developmental ? *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 8, 1 : 67-80.
- MARLIAC A., 2004 [2000] - Scientific discourses plus local discourses: the future for Development issues? *In Confronting XXIst Century Challenges*, **Makerere Univ. Printery**, vol. I, Part 2. Kampala, Uganda.
- MARLIAC A., 2005a [2002] - Du politique en anthropologie et réciproquement à propos d'identité : l'implication des sciences sociales. *La crítica sociológica* 151 : 12-32 (Roma).

- MARLIAC A., 2005b - Scientific discourse and local discourses: the case of african archaeology. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 9, 1 : 57-70.
- MARLIAC A., 2005c [2004] - From archaeological problems to development issues and beyond. *Pratnatattva* 11 : 65-74. Jahangirnagar Univ., Dhakka, Bangladesh.
- MARLIAC A., 2005e - Ethique, Recherche, Développement. *La Recherche* 392 : 7.
- MARLIACA., 2005d – Archéologie et actualité dans l'Extrême-Nord camerounais. *Africa LX* N°3-4 : 444-473 (Roma).
- MARLIAC A., 2006a - *De l'archéologie à l'histoire. La fabrication d'histoires en Afrique subsaharienne et au-delà.* L'Harmattan, Paris.
- MARLIAC A., 2006b – A propos de la globalisation de l'ethnicité : archéologie locale ou globale ? *La critica sociológica* 156 : 33-50.(Roma)
- MARLIAC A., 2006c - Nouveaux objets du temps passé. *In Marliac 2007a.*
- MARLIAC A., 2006d - A propos des objets et des mots de l'Anthropologie. *Anthropologie & Sociétés*, Univ. Laval, Canada (soumis).
- MARLIAC A., 2006e - La science contribue-t-elle à la connaissance du passé des hommes dans les pays en voie de développement : l'exemple de l'archéologie. *In Marliac 2007a.*
- MARLIAC A., 2006f - *Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad pendant les deux derniers millénaires.* **BAR International Series 1549, Cambridge Monographs in African Archaeology 67.** Oxford, G-B.
- MARLIAC A., 2006g - Problèmes archéologiques, problèmes humains : moi, nous et les autres. XIV^{ème} Congrès UISPP. Liège, 2-8 sept. 2001. Résumé *in BAR International Series 1522* : 153-161. *In extenso in Marliac 2007a.*
- MARLIAC A., 2007a - *Les choses, le passé, les mots.* L'Harmattan, Paris (à paraître).
- MARLIAC A., 2007b - Comment être interdisciplinaire ? Pratiques et questionnements d'un archéologue en Afrique subsaharienne. Ms.
- MUDIMBE J.Y., 2000 - Race, identity, politics and history . *Jour. African History* 41 : 291-294.
- OBENGA Th. 2001 - Le sens de la lutte contre l'Africanisme eurocentriste. L'Harmattan, Paris.

SERRES M., 1982 - Turner translates Carnot. *In* Harari J.V. & Bell D.F. (eds) *Hermes : Litterature, Science, Philosophy*. **Johns Hopkins**, Baltimore.

STENGERS I., 1993 - *L'invention des sciences modernes*. **La Découverte**, Paris.

WILLEY G. & PHILLIPS Ph., 1958 - *Method and theory in American Archaeology*. **Chicago Univ. Press**.

Alain Marliac

**A propos des objets
et des mots
de l'Anthropologie**

**De quoi sont faits les faits
grâce auxquels on parle d'histoires
en Afrique noire ou ailleurs ?**

**Comment être interdisciplinaire ?
Pratiques et Questionnements
d'un archéologue en
Afrique subsaharienne**

Réponse à Alain Froment

**Y a-t-il des outils du paléolithique ancien
et des restes hominidés au Nord du Cameroun ?
(avec P. Brabant)**

Marliac Alain (2006)

De quoi sont les faits grâce auxquels on parle d'histoires en
Afrique noire ou ailleurs

In : Marliac Alain. A propos des objets et des mots de
l'anthropologie

Bondy : IRD, 16 p. multigr.

Etat des Lieux de l'Archéologie en Afrique : Atelier CNRS, Aix-
en-Provence (FRA), 2006/11/29-30.